

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII

MONTREAL, 21 JUILLET 1900.

No 261

SOMMAIRE

Toujours l'Impérialisme, *Vieux-Rouge* —
 Un Article de Tardivel, *Le Directeur*
 — Les Pélerinages, *Rieur* — Les
 Puissances et la Chine, *A. Saissy* —
 Chronique, *Rigolo* — Les Martyrs de
 Chine, *Jean de Bonnefon* — Le Mi-
 rage Grec, *Maurice Barrès* — Gardien
 de la Fontaine, *Jean Richepin* — Pour
 vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
 sont pas les conditions ordinaires des autres
 journaux. Nous livrons le journal à domicile
 [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au
 commencement de chaque mois. Tout ce que
 nous demandons au public est de voir le
 journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A.
 Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à
 Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est
 TROIS PIASTRES par année.

Encore l'Imperialisme

Laissez-les prendre un pied chez vous,
 ils en auront bientôt pris quatre.

LAFONTAINE.

C'est décidé, réglé, convenu, accompli et
 consommé.

Le Canada n'a plus son gouvernement
 autonome, et désormais le secrétaire des
 Colonies, par l'entremise du gouverneur-
 général, dictera aux ministres la ligne de
 conduite qu'ils devront tenir et les forcera
 même à choisir un ministère au goût du
 gouvernement impérial.

Quand on voit de pareilles choses, on se
 demande avec stupéfaction où le pays peut
 bien en être rendu. On se pose ensuite une
 autre question : À quoi ont servi les sacri-
 fices des hommes du passé, si le premier-
 ministre actuel n'a pas assez de poigne
 pour résister aux empiètements constants
 du Bureau Colonial ?

J'accuse ici l'hon. M. Laurier de se ser-
 vir de sa place officielle pour satisfaire son
 ambition personnelle. Afin d'obtenir des
 titres et des décorations, il est prêt à nous
 livrer pieds et poings liés à l'ancienne

bureaucratie qui subsiste toujours, quoi qu'on en dise.

Je serais curieux de connaître l'opinion des fils et des petits-fils des victimes de 1837-1838 à ce sujet.

M. Bourassa, le député de Labelle, et M. Monet, qui représente Napierville, pourraient me faire part de leurs impressions et, sous leur signature respective, dire aux habitants de la province de Québec ce qu'ils pensent de l'attitude de notre chef. Tous deux ont fait preuve d'une indépendance de caractère que l'on rencontre trop rarement aujourd'hui.

Je ne leur ferai pas l'injure de penser qu'ils étaient animés par des ambitions personnelles, et, dans tous les cas, je leur donnerai le bénéfice du doute.

Voici ce qui me donne aujourd'hui le sujet d'un article que j'aborde avec répugnance, mais je n'ai jamais reculé devant un devoir, si pénible qu'il soit, et ce n'est pas à mon âge que j'hésiterai à dire des vérités dures, mais bien méritées par nos soi-disants libéraux, qui sont en train de perdre ce nom glorieux.

On annonce que lord Minto, le représentant de notre Gracieuse Souveraine, aurait reçu instruction de Downing Street de demander la tête de Tarte à M. Laurier.

Je ne sais pas trop ce qu'il peut bien en faire.

Le premier-ministre, toujours mou, aurait bien voulu accéder au désir du fonctionnaire et n'aurait pas hésité à jeter son ami personnel par-dessus bord, et même à le laisser noyer, sans l'intervention des autres membres du Cabinet qui ont menacé de démissionner en bloc, si leur collègue était immolé.

En présence de l'attitude du ministère, le gouverneur-général a jugé à propos de ne pas trop insister, car un coup d'État

aurait peut-être motivé son rappel immédiat, et l'affaire en est restée là.

* * *

Tous mes lecteurs connaissent les sentiments qui m'animent envers le ministre des Travaux Publics.

Je n'ai jamais laissé passer une occasion de dire ce que je pensais de sa présence dans le ministère.

Je suis convaincu que Tarte sera la cause principale de la chute du gouvernement aux prochaines élections fédérales, si Laurier le garde avec lui, et, cependant, je suis opposé à sa sortie, du moment qu'elle n'est pas opérée par des moyens constitutionnels.

Que M. Tarte sorte du ministère, c'est parfait, mais non sur les suggestions de Chamberlain qui, dans le moment, a bien assez de chiens à fouetter, sans venir se mêler ici de choses qui ne le regardent pas.

Il a précipité, de gaieté de cœur, la Grande-Bretagne dans une guerre de conquête dont l'issue est plus que jamais douteuse. Et tout cela pour pousser de l'avant les intérêts des Juifs de Johannesburg et ceux des courtiers de Londres.

Le stoïcisme et le pouvoir d'endurance des troupiers et des marins de l'Angleterre sont connus et reconnus dans toutes les parties du monde. Les immenses ressources pécuniaires dont elle dispose lui permettent de mettre sur pied des centaines de mille soldats, et cependant, avec deux cent mille hommes et des sommes incalculables, elle n'a pas encore réussi à broyer un petit peuple de paysans.

Il est admis que, même si l'Angleterre réussit à écraser les Boers, elle ne retirera de cette guerre ni honneur ni profit, et ce sera la faute de Joe Chamberlain.

Malgré tout cela, il trouve encore le

temps de venir chez nous nous dicter des conditions et nous imposer le choix de nos gouvernants.

C'est réellement trop fort.

*
* *

La grande idée impérialiste, qui a pris naissance il y a déjà une vingtaine d'années, nous présente un aspect amusant, au milieu des graves préoccupations qu'elle suscite, et ce côté drôle de la question est celui-ci :

M. Tarte, un des plus hauts dignitaires de la ligue, qui a accepté une vice-présidence quelconque, est la première victime choisie par Chamberlain, et il demande qu'on le décapite.

Je suis bien de cet avis, et il n'y a rien au monde qui me ferait plus plaisir, mais, encore une fois, que ce soit par des moyens constitutionnels.

M. Laurier n'a pas le droit de sacrifier nos droits à son ambition personnelle et son devoir est tout tracé :

Conserver intactes les prérogatives qui nous ont coûté si cher.

VIEUX-ROUGE.

UN ARTICLE DE TARDIVEL

M. J. P. Tardivel vient d'annoncer dans son journal que la *Vérité* entrerait dans sa vingtième année d'existence. Je l'en félicite avec d'autant plus de plaisir que j'aurais moi-même signé l'article qu'il a publié, si j'eusse eu le talent de l'écrire.

Tel qu'il est, cet article représente absolument la position actuelle du REVEIL, et je m'empresse de le reproduire en changeant tout simplement le nom de la *Vérité* en celui du REVEIL.

Je fais aussi une restriction relative à la couleur politique, et tout est dit :

La *Vérité* entre, avec le présent numéro, dans la vingtième année de son existence. Pour un journal, surtout en ce pays où les feuilles tombent souvent de bonne heure,

c'est presque un âge vénérable. Et, cependant, la *Vérité* ne se sent pas encore vieillir. Son directeur, non plus, grâce à Dieu.

Une trop bonne chère, cela est admis, ne donne pas une santé robuste ; pas plus qu'une chère trop maigre. Dans le boire et le manger, il faut, comme en toute chose, le juste milieu. Toutefois, sous ce rapport, on peut pencher vers le *moins* sans crainte. Pour une personne qui meurt de faim, hors des Indes, bien entendu, il y en a vingt qui succombent à des excès de table.

C'est la chère plutôt maigre que le REVEIL a toujours connu qui lui vante, sans doute, sa solide constitution. Les excès de table, pour parler au figuré, lui sont inconnus. Le REVEIL n'a jamais été gâté par les puissants, d'aucune catégorie. Il n'a jamais été obligé de se mettre à l'abri d'une pluie de faveurs quelconques, soit pécuniaires, soit honorifiques. On l'a plus souvent combattu que complimenté ; on l'a plus ardemment *boycotté* que propagé.

Il n'a pas une circulation *populaire* ; il n'a pas d'atelier pour l'impression des livres ou des ouvrages de ville ; et son directeur n'a pas de rentes.

Comment vit-il ? nous demandait naguère un haut personnage.

Nous n'en savons trop rien.... A moins que la divine Providence n'y mette directement la main.

Mais comment oser s'imaginer que la Providence accorde une protection spéciale à une feuille comme le REVEIL qui n'est ni *bleu* ni *rouge*.

Ici, je mets la restriction dont j'ai parlé plus haut. Le REVEIL est rouge vif, violent, démesuré, et cette couleur n'est plus celle de M. Laurier. Il se tient toujours à l'ombre du vieux drapeau, et il continuera à rester sous les plis du vieil oriflamme, parce qu'il ne consentira jamais à sacrifier les principes vrais du libéra-

lisme pur à l'opportunisme qui distingue les gouvernants d'aujourd'hui.

Ne cherchons donc pas à approfondir le mystère de l'existence du REVEIL. Contentons-nous de constater qu'il a vécu pendant six ans dans des conditions qui auraient dû lui valoir la mort la plus misérable, la mort par inanition, et qu'il continue avec une santé aussi bonne et une caisse aussi vide qu'au bout de la première année.

Le REVEIL vit strictement de *pain quotidien* ou *hebdomadaire*, si l'on veut. Sans être absolument sec, ce pain n'a de beurre que sur un côté et la couche en est mince.

Quelque chose nous dit que ce pain quotidien, qui a souvent paru fort précaire, mais qui n'a jamais manqué tout à fait, continuera à sustenter le journal jusqu'à la fin. C'est le directeur actuel qui manquera un jour au REVEIL, ce n'est pas le REVEIL qui manquera à son directeur, nous en avons l'intime conviction.

Autrefois, nous rêvions de voir le REVEIL acquérir une grande circulation, et nous faisons des appels chaleureux à nos amis de faire de la propagande, afin d'assurer l'avenir du journal.

Nous ne ferons plus de ces appels.

D'abord, ils sont parfaitement inutiles. Ils n'ont jamais produit la moindre propagande générale. Quelques personnes y ont répondu ; mais de mouvement d'ensemble point.

Ce que nous n'avons jamais pu obtenir dans le passé, nous ne saurions l'espérer dans l'avenir.

De plus, nous sommes devenu accoutumé et presque attaché à cette existence précaire que même le journal depuis si longtemps. Nous éprouvons une certaine jouissance à nous trouver à la tête d'une œuvre qui devrait sombrer tous les jours et qui vit depuis des années. Ce phénomène ne

nous déplaît plus ; et si tout à coup le REVEIL était solidement *fondé*, son directeur serait le plus dépaysé des hommes.

Done, il est entendu, nous ne demandons plus, comme autrefois, à chacun de nos abonnés de nous procurer un nouvel abonné dans le cours de l'année qui commence. Ce serait le Pactole, et ce serait trop.

Si les zélés—*rari nantes*--veulent bien continuer à nous envoyer un nouvel abonnement, de temps à autre, nous l'accepterons avec reconnaissance.

Cela fait partie du *pain quotidien*.

Je remercie cordialement M. Tardivel de m'avoir fourni cet excellent article.

LE DIRECTEUR.

LES PELERINAGES

Le progrès moderne envahit tout, et il ne restera bientôt plus rien des vieilles coutumes et des anciennes manières de procéder. Tout marche à l'électricité, les barrières qu'on a toujours opposées aux envahissements des sciences appliquées se détruisent peu à peu, et dans des sphères que personne n'aurait pu soupçonner il y a quelques années.

Lorsque la foi était plus vivace que de nos jours, il se faisait des pèlerinages, comme c'est encore la mode aujourd'hui, mais les pèlerins du bon vieux temps étaient sincères. Le sentiment qui les poussait était un sentiment religieux, et les entrepreneurs des voyages n'avaient pas encore compris toute l'importance commerciale représentée par les pèlerinages. On y allait de bonne foi, à la bonne franquette, et jamais personne n'aurait osé proposer un pèlerinage où les deux sexes eussent été mélangés.

Les choses sont bien changées aujourd'hui. Ce n'est plus du tout comme au bon vieux temps. Le pèlerinage actuel, en outre du bénéfice pécuniaire qu'il rapporte à M. le curé, est aussi une partie de plaisir, une excursion joyeuse, au lieu d'être une occasion de recueillement et de prière.

On a sacrifié, comme toujours du reste, la foi naïve à l'amour du lucre, et lorsque M. le curé s'est aperçu que les pèlerinages de vieilles et jeunes dévotes et ceux des congréganistes (hommes) seuls, ne rendaient plus assez, il a vite changé de tactique, et il a établi les pèlerinages mixtes, où les hommes et les femmes se bousculent à qui mieux mieux et ne pensent qu'à mener joyeuse vie.

Tout de même il y a un bon côté dans les pèlerinages mixtes et, le miracle aidant, on pourra peut être voir un accroissement de population que l'abolition de l'industrie des bazars a fortement diminué.

Ceci nous rappelle une anecdote déjà racontée ici et absolument véridique, et qui peut être racontée de nouveau.

Quelques années après l'ouverture du Parc Sohmer, le curé d'une paroisse de la banlieue recevait la visite d'une jeune et jolie femme portant un poupon bien conditionné qu'elle voulait faire baptiser.

Le curé lui demanda à qui était cet enfant.

—C'est à moi, M. le curé, et je le garde.

—Quel est le nom du père ?

—Permettez-moi de le taire, M. le curé.

—Oh ! c'est un petit Parc Sohmer, je suppose ?

—Je vous demande pardon, M. le curé, c'est un petit bazar.

Dorénavant, lorsque les pèlerinages mixtes auront été en pleine vogue durant quelques saisons, on pourra ajouter une variante et dire suivant le cas :

—C'est un petit Sorel, ou un petit lac Saint-Pierre, ou un petit Trois-Rivières.

Faudrait faire attention de ne pas passer des Québécois.

RIREUR.

AUX SOURDS—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

Les Puissances et la Chine

On s'inquiète beaucoup en Angleterre des affaires de Chine. Elles viennent mal à propos, car, si grande que soit la puissance britannique, elle ne saurait donner partout en même temps son maximum d'effort, et la question du Transvaal n'est pas réglée. Lord Roberts ne se fait pas d'illusions : il a écrit qu'il a, pendant un an encore, besoin de tous ses effectifs, ce après quoi une forte armée d'occupation sera nécessaire. On ne serait donc pas fâché à Londres de sérier les difficultés et d'en finir avec le Transvaal avant de commencer ailleurs.

La révolte des Boxers est inopportune. Mais la diplomatie anglaise a des ressources infinies, et ce qu'elle ne peut obtenir de l'Angleterre, elle s'efforce de le tirer des tierces puissances. Que de peine elle prend aujourd'hui à pousser les Etats-Unis et le Japon contre la Russie en Extrême-Orient !

A Washington, le piège est éventé. Les Etats-Unis ont assez d'embarras avec les Philippines sans se lancer dans de nouvelles aventures asiatiques. Au moment où l'on entre dans la période électorale pour la nomination du président, on peut être certain de la conspexion du gouvernement de l'Union.

Reste le Japon, qui, vu sa position, ses forces navales et militaires, est appelé à jouer un rôle considérable dans l'océan Pacifique. Mais les Japonais savent, par expérience, ce que valent les promesses anglaises. Ils n'ont pas oublié que l'Angleterre, qui, si activement, les avait encouragés, poussés dans la guerre contre la Chine, les abandonna quand se produisit l'intervention de la France, de la Russie et de l'Allemagne, et, pour les dédommager de ce que les Russes prenaient Port-Arthur, s'adjugea simplement Wei-Hai-Wei, enlevé cependant par les armes japonaises.

Les Japonais ne manquent pas de logique. C'est l'Angleterre qui, par la concurrence de ses produits, le plus entravera le développement économique de l'empire du Soleil-Levant. Le marchand anglais est l'ennemi contre lequel on lutte quotidiennement, et personne ne compte,

au Japon sur l'appui effectif du marin et du soldat anglais.

Deux puissances se dressent en face du Japon : l'Angleterre au point de vue commercial, la Russie au point de vue militaire.

Les avantages que le Japon peut prendre peu à peu contre l'Angleterre sont des avantages de réalisation facile et pour ainsi dire définitive. Les avantages que le Japon peut prendre contre la Russie ne pourraient être, par contre, que passagers car il est évident que si la Russie se trouve en état de porter à la puissance japonaise des coups dont celle-ci aurait longtemps à souffrir, le Japon ne pourrait guère qu'inquiéter la Russie, la gêner dans son expansion orientale, mais non point l'atteindre réellement dans sa puissance.

Contre la Russie, le Japon aurait tout à risquer et presque rien à gagner. Et c'est pourquoi malgré toutes les manœuvres anglaises, nous doutons fort que l'on s'engage à Tokio.

L'Italie, l'Autriche s'ajoutent aux autres puissances pour assurer la protection de leurs représentants et de leurs nationaux. Tel paraît être aussi le désir de l'Allemagne.

Lorsque la révolte des Boxers éclata, il semble que le gouvernement de Berlin ait eu quelque indécision sur l'attitude à prendre, et l'on remarqua que son représentant à Pékin se tenait à l'écart comme s'il ne voulait pas faire cause commune avec ses collègues européens. Aujourd'hui l'indécision a cessé et le gouvernement allemand fait dire par ses officieux qu'il agira de concert avec toutes les grandes puissances pour la protection des étrangers en Chine, et cela sans arrière-pensée d'extension territoriale.

L'empereur Guillaume aurait trouvé que les raisins chinois sont encore un peu verts, et, si l'on en croit le *Lokalanzeiger*, il aurait dit à ses intimes : "Si nous avions renforcé plus tôt la flotte, nous pourrions nous tailler une magnifique part dans le gâteau chinois."

Raisins, gâteau chinois sont toutes choses que l'on mange, et les Céléstes ont vraiment une conception bien fautive du droit des "races supérieures," puisqu'ils se refusent à être mangés,

eux, "race inférieure," quantité négligeable de 400 millions d'individus.

L'attitude de la France en face de la Chine est des plus correctes. Nous ne demandons qu'à rester sur nos positions, mais nous ne saurions admettre que d'autres prennent en Chine des avantages dont nous serions exclus.

Nous disions hier tout l'intérêt qu'il y aurait pour notre pays à activer la construction de la voie ferrée qui relierait, par Lao-Kai, le Tonkin à Yunnan Fou. Aujourd'hui, des dépêches anglaises disent que M. Pichon, le ministre de France à Pékin, vient de recevoir un télégramme lui annonçant que le consul de France à Mong-Tsé et l'agent français à Yunnan-Fou n'y peuvent plus tenir. Mong-Tsé est la première ville chinoise sur la ligne de Lao-Kai à Yunnan-Fou. Nous sommes donc en état d'y faire respecter nos nationaux, et nous avons la conviction que rien ne sera négligé pour cela. Mais remarquons une fois de plus combien l'organisation de nos renseignements est défectueuse. C'est par la presse anglaise que nous apprenons les troubles du Yunnan ; c'est un journal anglais qui nous annonce qu'un consul français, dans une ville chinoise à quelques lieues des frontières du Tonkin, doit se retirer parce que le gouvernement de la province est dans l'impossibilité d'assurer la protection de sa personne. Les câbles sont entre les mains des Anglais aussi bien en Extrême-Orient que dans l'Afrique du Sud ; or faire de la politique coloniale dans ces conditions est une duperie. Il faut rechercher les moyens de rester maître de ses moyens d'information et de ne plus les laisser monopoliser par l'Angleterre.

Cette puissance a une façon toute particulière d'envisager la question chinoise. Ne se jugeant pas en état de profiter, comme elle le voudrait, d'une intervention effective, elle tient à ce qu'on ne fasse rien du tout. Il lui importe peu que les missionnaires, les Européens soient massacrés. Ce sont les intérêts anglais qu'il faut d'abord sauvegarder, et le correspondant des *Débats* à Londres relève la férocité inconsciente du *Times* écrivant : "Agir indépendamment peut ne pas être prudent dans les circonstances actuelles, mais permettre à une seule puissance, quelcon-

que, d'agir indépendamment pourrait être pire que de ne rien faire du tout." On aime mieux que les Européens soient massacrés par les Boxers que sauvés par une puissance qui ne serait pas l'Angleterre. Et, du reste, le *Times* ne le dissimule pas : les intérêts de l'Angleterre en Chine lui donneraient "le droit d'intervenir si elle le pouvait" ; mais aucun des intérêts que les autres puissances peuvent avoir dans l'empire du Milieu ne leur confère un pareil droit d'intervention. Et notez bien que de pareilles monstruosité sont écrites de sang-froid et qu'à force de les affirmer on finit par les faire passer au peuple anglais comme paroles d'Évangile.

En somme, nous ne croyons pas qu'aucune des grandes puissances intéressées à la question chinoise ait intérêt à l'ouvrir. Pour l'Angleterre, occupée au Transvaal, les États-Unis, empêtrés aux Philippines, la Russie, en train d'achever ses lignes de pénétration en Chine, l'Allemagne, en voie de se décider à faire une grande flotte, pour la France, désireuse de tirer parti de ses possessions actuelles, pour le Japon, occupé à son organisation intérieure, le moment est mauvais.

C'est pourquoi, si peu que le gouvernement chinois mette de vigueur à réprimer le mouvement des Boxers, on en sera encore pour une fausse alerte.

Le gouvernement de Pékin voudra-t-il, pourra-t-il réprimer cette insurrection ? et ces troubles qui, jusqu'ici, ont été circonscrits dans une province ne vont-ils pas se généraliser ? Tout est là, car si les établissements que toutes les grandes puissances ont en Chine se trouvaient sérieusement menacés, chacune prendrait des précautions qui lui sembleraient de nature à sauvegarder ses intérêts, et cette question chinoise que l'on veut encore tenir fermée risquerait fort d'être effectivement ouverte.

A. SAISSY.

L'UN COMME L'AUTRE.

Une bronchite est la conséquence d'un rhume négligé. Si le BAUME RHUMAL guérit le rhume et prévient la bronchite, il guérit aussi la bronchite déclarée.

62

CHRONIQUE

A l'ouverture de la navigation le *Soleil* annonçait qu'une goélette remontait le fleuve "flambe au vent". Dernièrement il nous signalait la présence "d'escadrons allemands dans les eaux chinoises." — *La Vérité*.

Au cours d'une récente soirée chez M. le juge Choquette, un des enfants de ce dernier a récité quelques morceaux de littérature.

"C'était, dit le *Soleil*, une véritable traite de l'entendre."

Le mot *traite* n'a pas du tout le sens que lui prête M. Pacaud. — *La Vérité*.

La langue française parlée : *appareillez vos passages*, clame le conducteur de chars.

Rue Ontario, vocifère l'autre conducteur de chars. N'importe lequel.

Corrigeons nous, dit Fréchette.

Je lis dans la *Patrie* :

Un chapelet monté en argent, a été trouvé par un passant sur la rue Dorchester, du côté de l'hôtel Windsor, hier. Le propriétaire pourra le réclamer à l'hôtel.

Ce chapelet n'appartient ni à M. Beaugrand, ni à M. Louis Fréchette, et encore moins au directeur du *RÉVEIL*.

C'est peut être la propriété de M. Arthur Buies, mais c'est douteux, car il y a déjà quelque temps qu'il n'est pas venu à Montréal.

On pourrait essayer Sauvage ou Gonzalve Désaulniers. Mais tout ça c'est encore des conjectures.

Le plus sûr serait encore de demander à M. le recorder si ce n'est pas lui qui l'aurait perdu.

La Vérité est inépuisable. Elle nous donne des extraits de la *Gazette Officielle* que je reproduis avec volupté :

Bijouterie littéraire.

Petit inventaire des derniers articles.

Au premier rayon, la *Gazette Officielle* de Québec.

Très recherchée des imprimeurs, cette publication est à la fois solennelle, récréative et... hebdomadaire.

Prenez, par exemple, le numéro du 14 juillet.

En première page se trouve une convocation des Chambres pour le 16 août.

Celui qui a fait la traduction française de cette proclamation ne paraît pas être plus fort en grammaire qu'il ne l'est en droit constitutionnel.

Dans la salutation initiale, le texte anglais dit : *To the members elected to serve in the Legislative Assembly*. On a traduit : "A nos membres élus pour servir dans l'Assemblée Législative."

A member elected to serve in the Legislative Assembly signifie, en français, un député à l'Assemblée Législative. Et comme les députés sont choisis par le peuple et non par la Reine, cette dernière ne saurait s'adresser à ses députés comme elle s'adresse à ses conseillers législatifs.

Summoned and called to a meeting est traduit : "Sommé et appelé à une assemblée."

Sommer quelqu'un à une assemblée n'est pas une expression banale.

Taking unto consideration the great ease and convenience of our loving subjects est traduit : "Pour le plus grand aise et la plus grande commodité de Nos bien-aimés sujets."

A la ridicule littéralité de la version on a ajouté une grossière faute de grammaire, le mot *aise* étant féminin.

Nous avons cru convenable par et de l'avis de Notre Conseil Exécutif est aussi une jolie construction, n'est-ce pas ?

Et que penser de cette royale phraséologie : "Vous convoquant et vous enjoignant de vous trouver en Notre Législature et y agir comme de droit."

J'admettrai bien que le texte anglais de la proclamation n'est pas élégant, mais il serait relativement facile d'en faire une traduction grammaticale et rationnelle. Et puisqu'on n'a pas encore renoncé à la manie de convoquer la Législature à propos de rien, on devrait au moins,

faire cette convocation dans un langage convenable.

L'imprimeur de la Reine est donc prié de faire préparer sans retard un autre cliché, car dans la seconde quinzaine d'août, Sa Majesté viendra encore répéter aux conseillers législatifs et aux députés qu'Elle désire les voir rester chez eux "pour le plus grand aise et la plus grande commodité de ses bien-aimés sujets."

— *La Vérité*.

PAS D'HESITATION.

Entre tous les remèdes contre les affections de la gorge et des poumons, le seul vraiment efficace est le BAUME RHUMAL. 61

RENTREE DES CLASSES

Au moment de la rentrée des classes, il nous semble utile d'appeler l'attention des mères de famille sur la nécessité qui s'impose à leur sollicitude maternelle, de suppléer à l'insuffisance de l'exercice physique chez leurs enfants astreints à l'étude, par l'emploi régulier d'un tonique réparateur et reconstituant du sang. Il y aurait bien moins de jeunes filles anémiques, nerveuses, hystériques et souffreteuses, si les parents et les institutrices voulaient encourager les exercices physiques et forcer les jeunes filles à s'y livrer comme ils les forcent souvent à étudier presque au-delà de leurs forces. Les médecins prescrivent les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard comme traitement préventif et curatif de l'anémie ; elles ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants, n'exigent pas de régime spécial et ne dérangent en rien les habitudes régulières de la vie du couvent. Ces pilules se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

NOM PROPRE.

Le BAUME RHUMAL est justement appelé le grand remède français. Il guérit toutes les affections de la gorge et des poumons. 63

Les Martyrs de Chine

Le Séminaire des Missions étrangères de France, cette pépinière de héros et de martyrs qui poussent vers le ciel les rameaux verts et toujours renouvelés de leurs palmes coupées, ce séminaire, qui est une gloire nationale, célébrait, l'autre jour, quarante-neuf martyrs placés au nombre des saints. Ces élus sont tous partis pour le ciel du fond de cet Extrême-Orient où la férocité s'éveille, en ce moment, à travers le riant et la grâce des charmants petits paysages dessinés par Dieu pour être copiés par les hommes sur des paravents.

Un orateur dont les larges épaules ne sont pas dépaysées sous la robe blanche de saint Dominique a dit la gloire des nouveaux saints posés sur l'autel comme une gerbe de roses mortes, aux pétales ensanglantés par la lame du sabre que le bourreau mania. Le P. Gafre, qui a le front vaste et carré comme un champ de bataille pour les idées, a donné le superbe effort de l'éloquence pour vauter les martyrs qui reflètent dans chaque goutte de leur sang la grandeur de l'Eglise, comme l'infini se retrouve dans un point, comme la lumière se verse dans une goutte d'eau.

Mais il est une oraison plus majestueuse que la parole du plus grand orateur. Elle tiendrait dans une chambre où seraient enfermés les instruments de supplice qui attendent les porteurs de la croix chrétienne sous le ciel du grand inconnu qui est l'Extrême-Orient. Les supplices de la Chine disent seuls ce qu'est la plus vieille civilisation du monde à ceux qui savent lire les hiéroglyphes de cette fantaisie locale qui est la justice humaine.

La Chine, ce n'est pas le glaive éblouissant qui flambe, qui étincelle dans la main du bourreau et qui dessine l'auréole éternelle dans la courbe d'arc-en-ciel qu'il décrit en frappant.

La Chine, ce n'est pas la corde que trente mains aux ongles crochus serrent autour d'un col pour détacher la tête douloureuse du martyr.

Non ; la Chine est le pays où la douleur se

taille en petits cristaux. Les Chinois sont les artistes qui savent sculpter les larmes comme ils sculptent les magots avec la pointe de leurs couteaux. Ils promènent sur leurs supplices l'ombre gigantesque qu'ils ont sur leurs pensées et ce fini du détail dans l'obscurité introduit dans la mort de nos missionnaires je ne sais quelle téméraire beauté plus éloquente que l'éloquence.

La chambre où seraient réunis les instruments par lesquels chaque peuple exerce sa justice ou son injustice donnerait la plus fidèle image des âmes qui vivent en ces peuples variés.

La Chine aurait à elle seule une place où on la retrouverait tout entière, puritaine de ses mythes, poétesse de ses mensonges, cruelle pour l'homme, comme ses femmes sont cruelles à elles-mêmes, coquettes martyres dont le pied saigne pour être petit, dont l'œil s'empoisonne pour mieux briller, et dont la lèvre rougit sous la morsure de l'acier.

Les quarante-neuf martyrs que l'Eglise vient de proclamer dignes de l'auréole, et qui sont tombés depuis le commencement du siècle jusqu'en 1850 sur les terres de l'Annam, du Tonkin, de l'Indo-Chine et de la Chine, ne venaient pas tous d'Europe. Parmi eux il se trouvait des prêtres chinois, des convertis indigènes qui, meurtris par tous les supplices, restèrent enfants et candides dans l'héroïsme de leur fin. Un prêtre des Missions étrangères a écrit l'histoire des quarante-neuf martyrs glorifiés par Rome, et seul il pouvait l'écrire, parce qu'il fallait une âme de missionnaire pour attacher la gerbe de ces âmes missionnaires.

Le récit est monotone et lent, comme ces chants d'Orient dont la poésie renouvelée berce le corps et réveille l'âme. Deux versets différents reviennent, et le bruit d'une tête qui tombe avec une prière fait le refrain de la chanson.

Les missionnaires venus d'Europe, qu'ils s'appellent Taurin-Dufresne ou Chapdelaine, qu'ils soient décapités ou étranglés, vivent de même, meurent de même avec le grand air et la lointaine tradition des premiers martyrs, de ceux qui fécondèrent le sol de Rome.

Plus grands peut-être, plus personnels sûre-

ment, se montrent les néophytes chinois qui supportent la mort et les plus odieux supplices pour un Dieu inconnu de leurs pères, pour une religion dont ils savent à peine l'histoire, et dont la grandeur leur fut tout à coup révélée, comme si la coupe du ciel, brisée en deux, avait entr'ouvert son azur et montré l'éclat nombreux de la cour céleste.

Ils restent prisonniers pendant des années ; ils ne sont fortifiés par aucun conseil ; ils ne portent pas au front, eux, ce lointain amour de la patrie française qui fortifie nos missionnaires nationaux. Et, parfois, ils trouvent au seuil de la mort des mots plus sublimes que le cri d'un Polyeucte. Tel ce Pierre Ou qui dit à ses bourreaux :

— Serrez fortement les nœuds de la corde pour que j'expire à l'instant même. Il ne me reste que deux taëls, acceptez-les en reconnaissance du bonheur dont vous allez hâter la jouissance pour moi.

N'est-il pas aussi pétri du noble limon des premiers chrétiens, ce Doi Buong, fils et petit-fils de mandarin, dont la fille raconte ainsi la mort ?

— Je vis mon père sous une cangue de sept kilos ; il alla au supplice en me regardant sans dire une seule parole.

Les plus humbles deviennent aussi grands que les mandarins lettrés. Lisez l'histoire d'André Trong, tisseur de soie. Il est doux, généreux, et ses réponses puériles semblent souvent parées du génie d'un Corneille. Il va au supplice et sa mère, faite chrétienne, lui demande s'il a des dettes :

— Oui, dit-il, 40c. que j'ai perdus en jouant dans la prison avec mes gardiens.

Et la mère assiste au supplice, prend la tête de son fils dans son tablier et, avant de l'ensevelir, va payer la dette.

Mais quels sont les supplices au milieu desquels les martyrs européens ou indigènes gardent ce calme souriant des pures aurores ? En voici l'affreux défilé tel qu'il est peint au Séminaire des Missions étrangères sur les murs de la chambre des martyrs, au-dessus des chiffons sauglants qui sont les reliques des héros.

C'est la " cage " une boîte carrée dont le dessous et le dessus sont formés par des planches, les côtés par des barreaux de bambou. Un mètre de hauteur, un mètre cinquante de largeur ; et il faut qu'un homme vive en cet espace pendant des semaines.

La " cage de suspension " est un lourd cuvier sans fond, haut de deux mètres ; la partie supérieure est recouverte de deux planches échancrées au milieu pour serrer le cou du malheureux, qui reste ainsi suspendu et meurt lentement.

Ce petit jeu d'aiguilles à tricoter, c'est le jeu des " bois croisés ". Il y en a pour les pieds il y en a pour les mains. On passe les bâtonnets de bambou entre les doigts du prisonnier ou lie fortement avec la corde et on livre la victime au supplice des punaises.

Ces rasoirs longs et étroits servent à faire les " taillades ". Ils enlèvent la peau par bandes en formes d'aiguillettes.

La " bastonnade " se donne avec les bambous que voici : le petit pèse une livre, le gros approche de trois kilos. Tous deux sont aplatis et larges du bas comme la latte d'Arlequin. Le patient est étendu face contre terre, vêtements arrachés, et un satellite frappe les coups dont le nombre a été fixé.

La " cangue " est un carcan composé de deux planches larges et épaisses, échancrées au milieu. Ces planches sont posées sur les épaules de la victime et réunies de manière à emprisonner le cou. Le supplicié ne peut ni porter les mains à sa bouche ni rester couché. Certains martyrs ont pourtant supporté cet instrument plusieurs mois.

Cette aiguille teinte de sang, qui est dans une vitrine, est destinée au supplice de la " marque ". Avec elle on grave sur les joues des caractères révélant le délit.

Ces semelles formées de quatre lames de cuir cousues ensemble et ornées d'un manche de bois servent à donner les " soufflets ". Quatre ou cinq coups fortement appliqués font perdre connaissance ; et le bourreau continue ; et la tête enfle ; et les dents sont brisées.

Les " tenailles " qui sont là ont deux pinces

en formes de lames. Elles servent à déchirer les chairs du condamné à froid ou au feu. La blessure des tenailles froides guérit quelquefois celle des tenailles rougies se terminant toujours par la putréfaction des plaies.

Tel est, en raccourci, le jeu des supplices réservés au missionnaire de France. Et tous les ans des prêtres partent, sachant ce qui les attend. Pour toute arme, ils emportent la Foi, cette perle qui parut dans l'orient d'un soir à Jérusalem, perle dont le plus pâle rayon est plus brillant que le diamant dont les facettes sont la science, la gloire et le génie.

JEAN DE BONNEFON.

LE MIRAGE GREC

Au sortir de Marseille, pour me donner le "la," j'évoque à chaque embarquement la plus belle des pages qu'écrivit un compagnon de ma jeunesse, ce "Nocturne" où Jules Tellier concentra vigoureusement ses rêveries d'humaniste et de saturnien :

Nous quittâmes la Gaule sur un vaisseau qui partait de Massilla, un soir d'automne, à la tombée de la nuit.

Et, cette nuit-là et la suivante, je restai seul éveillé sur le pont, tantôt écoutant gémir le vent sur la mer, et songeant à des regrets, et tantôt aussi contemplant les flots nocturnes et me perdant en d'autres rêves.

Car c'est la mer sacrée, la mer mystérieuse où, il y a trente siècles, le subtil et malheureux Ulysse agita ses longues erreurs ; le subtil Ulysse, qui, délivré des périls marins, devait encore, d'après Tirésias, parcourir des terres nombreuses, portant une rame sur l'épaule, jusqu'à ce qu'il rencontrât des hommes si ignorants de la navigation qu'ils prissent ce fardeau pour une aile de moulin à vent.

C'est la mer que sillonnaient jadis sur les galères et les trirèmes les vieux poètes et les vieux sages ; et, comme ils se tenaient debout à la poupe, au milieu des matelots attentifs, attentive elle-même, elle a écouté en des nuits pareilles les chansons d'Homère et les paroles de Solon.

Et c'est aussi la mer où, dans les premiers siècles de l'erreur chrétienne, alors que le règne de la sainte nature finissait et que commençait celui de l'ascétisme cruel, le patron d'une barque africaine entendit des voix dans l'ombre, et l'une

d'entre elles l'appeler par son nom et lui dire : " Le grand Pan est mort ! Va-t-en parmi les hommes et annonce-leur que le grand Pan est mort ! "

Et par la mystérieuse nuit sans étoiles, sur le chaos noir de la mer et sous le noir chaos du ciel, il y avait quelque chose de triste et d'étrange, mouvant et obscur que traversait notre vaisseau avait vu passer tous ces fantômes et qu'il n'en avait rien gardé.

Et c'est parce que cette pensée me vint, et qu'elle me parut étrange et triste, et qu'elle troubla longtemps mon cœur de rhéteur ennuyé qu'il m'est possible encore, entre tant d'heures oubliées, d'évoquer ces lointaines heures noires où je rêvais seul sur le pont du navire parti de Massilla, un soir d'automne, à la tombée de la nuit.

Et comment, à mon tour, parcourrais-je, un soir, cette mer sans évoquer cette prose mémorable par où Jules Tellier surnage sur la mort en s'attachant à un magnifique lien commun ? Quand de telles rêveries assiégèrent un jeune professeur qui rejoignait son poste à Constantine, puis-je m'y soustraire sur le paquebot du Pirée ? Je vais à Athènes contenter les curiosités qui furent, plutôt que les miennes, celles de son noble esprit de formation classique. Si je n'avais pas vécu avec des poètes amoureux de l'hellénisme, avec les Tellier, avec les Moréas, avec les Maurras, aurais-je de moi-même cherché dans l'Athènes antique les racines de notre génie national ? Ils disent qu'elle est le lieu de la perfection, d'où découle toute beauté, et le reste du monde leur paraît barbare. Mais, au sortir de Marseille, je songe qu'en peu d'heures j'aurais pu gagner Barcelone, gravir le Montserrat, franchir une fois encore les sublimes ravins de Tolède, et puis aimer les Greco, qui savent toujours, avec les Zurbaran de Séville, me dire des paroles fécondes.

C'est avec une sorte de maussaderie et pour remplir un devoir envers ma propre culture que je vais me soumettre à la discipline d'Athènes. Saurai-je l'entendre ? Quand nous avons passé devant Notre-Dame de la Garde, douze petites nonnes, pressées sur un banc du pont comme des oiseaux sur un bâtonnet dans leur cage, ont prié pour obtenir une traversée favorable. Leur

latin de bréviaire éveillait encore en moi quelque chose de pas trop lointain, mais qu'est-ce que la pensée grecque, telle que, pour les initiés, elle flotte sur les débris du Parthenon ?

J'ai été honoré du commerce familial de plusieurs philosophes de l'hellénisme. Leurs magnifiques leçons ne concordent pas. Charles Maurras a rapporté d'Athènes la haine de la démocratie, qui est pourtant l'un des noms d'Athéné, déesse de la Sagesse, et Louis Ménard, Leconte de Lisle y apprirent que toute raison vient du peuple ou, comme nous disons, du suffrage universel. Pour moi, je suis d'une race qui trouva ses dieux au plus épais des forêts. La montagne de Sion sur le plateau lorrain, celle de Sainte-Odile, qui domine la plaine d'Alsace, le Donon, tous ces lieux celtiques, romains et féodaux, me donnent une paix religieuse, ou du moins une agréable liberté de méditation, tandis que les divinités marines m'énervent avec leur sel et leur mobilité.

J'ai traversé comme un colis des Messageries, et nullement comme un Ulysse, une mer qui m'embrouillait tout quand elle montrait de la véhémence, et dont je ne savais pas interpréter les "bruits sans nombre," alors même qu'elle les réduisait au minimum. Nous fîmes une courte relâche à Naples, grossière et pleine de cris matinaux, sous un ciel voilé qui ne laissait point chanter Ischia, Castellamare, Sorrente et le Pausicille. Dans la nuit, le Stromboli jetait des flammes et prêtait à ces rêveries où, sur mer, l'esprit le mieux discipliné s'égaré. Le commandant me dit : " Nous passerons à deux heures du matin Charybde et Scylla. Par votre hublot ouvert, vous pourrez respirer les orangers de la Sicile." Nous franchîmes les limites de l'antiquité latine pour entrer dans la grecque. Après vingt quatre heures nous arrivâmes aux falaises basses de Cythère : aurais-je atteint l'âge de n'y voir qu'un écueil sans agrément ? Des îlots, puis les escarpements d'Hydra me confirmèrent dans ma déception. Les géographes qui décrivent l'aridité de ces îles et des côtes de la Morée ne m'avaient point jusqu'alors gâté pour y amasser des voluptés, car j'imaginai une désolation émouvante comme les beaux visages des héros

vaincus ou, mieux encore, déchirante comme le cri des violons tziganes dans une nuit chargée de parfums. Mais, sous un ciel pareil au nôtre, j'ai vu de mes yeux leurs rochers usés par les chèvres, dirait-on, plutôt que brûlés par une activité surhumaine. Ces lieux du miracle hellénique ont passé l'automne extrême où la fleur qui vient de défaillir couvre encore le sol de ses pétales. Des tiges secouées par le vent n'attestent même plus au passant, sur ces pauvres rivages, une gloire désormais abolie.

Telle est pourtant la force de ces grands noms classiques qu'après quelques semaines mon imagination, repoussant mon expérience, rétablit sur ces îlots les beautés enivrantes et vagues dont je sais bien qu'ils sont dépourvus. Depuis ma table de travail, je regrette Cythère, et le mirage se réinstalle sur des côtes arides d'où ma lorgnette l'avait fait reculer. Mais, en avril dernier, quand je suivais cette mer d'Ionie et de Crète, déçu par l'horizon, je n'avais de plaisir qu'à me pencher sur le sillage des illustres pèlerins qui vinrent comme moi chercher la Raison dans sa patrie, et je reconnaissais chez eux cette même alternative d'ardeur et de déception où me couraïnaient des noms qui parlent si fort et des rivages si muets.

La quatrième jour, par un ciel lumineux et sur une mer douce, nous entrâmes au golfe d'Athènes. Toute sauvagerie a disparu, l'abrupt se transforme en netteté et fermeté. Voici les îles d'Égine, de Salamine, et puis, dans une écharcure que forment deux belles montagnes, un rocher apparaît qui porte quelques colonnes et le triangle d'un fronton. Le cœur hésite ; le doigt, le regard interrogent. Cette petite chose ?... Oui, c'est bien l'Acropole, semblable à un autel, et qui nous présente, avec la plus étonnante simplicité, le Parthénon.

Je devais reconnaître peu de jours après qu'en venant d'Elensis et non loin de Daphné, au point où elle apparut d'abord à Châteaubriand, l'Acropole se présente dans une gloire plus complète, mais, vue à trois lieues depuis la mer, au fond d'un golfe pur, resserrée entre les montagnes et sans défense, elle touche comme un autel abandonné. Ah ! quoi ? tant de confiance ! Athènes

et le plus noble morceau de matière qui soit au monde s'exposent si familièrement ! Un mouvement de vénération nous convainc que, de si loin et si vite, Pallas Athéné ait pu toucher notre intelligence.

Ce petit rocher ruineux se rattache en nous à tant d'idées préalablement associées que ce seul mot des passagers "Athènes, voici l'Acropole !" déterminant dans ma conscience le même bruissement qu'un coup de vent dans les feuilles de la forêt. Mon jugement propre n'avait aucune part dans mon enthousiasme, et ce premier horizon d'Athènes l'eût plutôt déconcerté, car son agrément nous tient d'abord suspendus sans nous dominer. C'étaient les Chateaubriand, les Byron, les Lamartine, les Renan, qui s'agitaient dans les parties subconscientes de mon être. Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui apparaissent en nous. Nous n'avons pas une raison indépendante qui nous permette d'approcher la Vérité. Quels que soient sa défiance, sa possession de soi-même, son désir de toucher des réalités, au rivage d'Athènes, tout fils des livres et des musées tombe dans une délicieuse exagération sentimentale, voire dans l'absurde, parce que d'illustres morts lui crient du fond de son cœur ce que Teucer dit au fils d'Ajâx : "Approche, viens toucher le cadavre de celui qui t'a donné le jour."

MAURICE BARRÈS.

TOUJOURS CELUI LÀ.

Si vous toussiez, prenez du BAUME RHUMAL
si vous êtes enrhumé, prenez du BAUME RHUMAL ;
si vous avez la bronchite, prenez du BAUME RHUMAL,
toujours du BAUME RHUMAL.

65

Faites abonner vos amis au REVEIL

* * *

LE MEILLEUR CERTIFICAT.

Il n'est pas besoin de certificats écrits pour prouver l'efficacité du BAUME RHUMAL contre la toux, le rhume, la bronchite. Tout le monde sait ce qu'il vaut.

64

Gardien de la Fontaine

Ceci est l'histoire du gardien de la fontaine, histoire véridique et instructive, telle qu'elle a été mise en doubles redondilles par un qui était expert à broder beaucoup de paroles sur de canevases de peu de choses, mais aussi à faire parfois tenir beaucoup de sens dans peu de paroles, comme vous verrez.

De tous les hidalgos ayant grand air, et on sait qu'il n'en manque pas en Espagne, aucun n'avait plus grand air, certes, ni même aussi grand air, que don José Juan Lopez Alonzo Llorens de Caijer y Cormari, ainsi dénommé sur d'authentiques parchemins, et appelé par le peuple le gardien de la fontaine.

— Seigneur cavalier, que Votre Grâce me fasse la faveur de m'apprendre quel est ce noble et fier homme, qui est si gravement assis sur cette borne, la transformant en un trône par sa majestueuse attitude, au point qu'on le prendrait pour la statue d'un antique monarque rendant la justice ?

Ainsi interrogeait tous les étrangers passant à la porte de la ville, intrigués qu'ils étaient, et subjugués à la fois, par l'imposante vision de cet immobile et admirable vieillard, assis sur une simple borne, en effet mais de quel air ! Et les gens de la ville, avec vénération et mystère, répondaient aux étrangers :

— Seigneur cavalier, ce noble et fier homme qui paraît à Votre Grâce la statue même d'un antique monarque rendant la justice, cet hidalgo dont notre ville s'enorgueillit, c'est don José Juan Lopez Alonzo Llorens de Caijer y Cormari, le dernier de sa race et de sa fonction, le gardien de la fontaine.

Mais, d'en savoir davantage, il n'y fallait pas songer ; car à qui voulait se renseigner plus minutieusement, et demander, par exemple, en quoi consistait cette fonction et par quoi était précieuse cette fontaine, personne ne répondait jamais rien, sinon un "shut" impérieux dans un redoublement de mystère.

Et, de la sorte, les étrangers quittaient le pays avec un respect sans bornes pour l'homme assis sur une borne, et aussi avec une admiration inoubliable pour cette ville à la fois glorieuse et discrète, où tout le monde s'entendait si bien dans ce culte unanime, et tenu mystérieux, de la fontaine et de son gardien.

— Seigneur cavalier, que Votre Grâce me pardonne si ma curiosité l'emporte sur ma politesse ! Mais je suis un savant, cherchant à m'instruire

des gloires de votre ville pour pouvoir en instruire, à mon tour, nos arrière-neveux et le monde entier, et c'est pourquoi j'ose m'adresser, sur vous, à vous-même.

Telle est l'outrecuidante question que pose un jour au gardien de la fontaine un étranger que n'avaient point satisfait les réponses incomplètes des gens du pays ; et cet étranger, malgré son outrecuidance, semble si digne d'être instruit, si poli dans son impolitesse, si avide de savoir, que, oh ! miracle !....

Voici l'homme, assis sur une borne, qui se lève ôte de sa bouche le cigare à demeure entre ses dents, décroise ses bras de statue en un geste d'être vivant prêt à parler, et se met à parler, effectivement, non pas avec la majesté d'un monarque rendant la justice, mais avec la bonhomie d'un vieillard. Il dit :

— Eh ! que diable voulez-vous, seigneur savant étranger, apprendre sur moi, de moi-même, puisque moi-même, sur moi, je ne sais rien ? Que sais-je, en effet, sinon que je fais ici ce qu'y ont fait tous mes aïeux, rester assis sur cette borne et y fumer mon cigare, avec grand air, très grand air, comme gardien de la fontaine ?

Le savant étranger avait soigneusement compulsé les archives de la ville, et n'ignorait point qu'un don Jose Juan Lopez Alonzo Llorens de Caijer y Cormari avait jadis, en récompense d'un exploit, été investi de cette fonction honorable et rémunérée (peu, d'ailleurs), ayant pour titre "gardien de la fontaine".

Mais en vain essayait-il de préciser là-dessus les souvenirs de fier hidalgo, sans doute légèrement tombé en enfance ; il n'en obtint que de confus bavardages, dont un romancier eût pu faire son profit pour écrire la vie du vieillard, mais dont un savant n'avait rien à tirer relativement à la mystérieuse fontaine.

Il apprit ainsi que le vieillard avait, comme gardien de la fontaine, de très modiques appointements lui permettant de vivoter avec quelques maravédís, sans plus, par jour, maigre rente sur laquelle le pauvre homme devait prélever le prix de son immuable cigare, emblème de sa fonction.

Mais pourquoi et en quoi ce cigare était-il l'emblème de cette fonction ? Voilà ce que le vieillard en personne n'avait jamais su, et ne s'était même jamais demandé. Il s'était contenté de faire comme avaient fait tous ses aïeux depuis le jour où fumer un cigare avait été enjoint au gardien de la fontaine.

Le savant apprit aussi qu'avec le vieillard devait s'éteindre l'étrange fonction et que, sous la menace de cet arrêt, le malheureux avait re-

noncé aux joies de l'amour et de la paternité, ne voulant pas donner le jour à un fils qui n'aurait plus les quelques maravédís et le cigare comme gardien de la fontaine.

Mais le savant ne put pas arriver à connaître quelles étaient les propriétés de la fontaine, ni pour quelles raisons elle avait depuis si longtemps un gardien, ni même où elle se trouvait, cette fontaine, à moins qu'elle ne fût précisément installée sous cette borne qui servait de siège au gardien de la fontaine.

Et le savant fut tellement irrité d'être laissé dans son ignorance qu'il en devint fou et qu'un soir il sauta brusquement à la gorge du vieillard lui jurant qu'il allait l'étrangler si le vieillard se refusait plus longtemps à révéler le secret dont il était sûrement le détenteur ; à quoi le pauvre homme répliqua :

— Hélas ! seigneur savant étranger, étrangez-moi si cela plaît à Votre Grâce ! Je mourrai comme j'ai vécu, avec grand air, glorieusement, ainsi qu'il dise à un don Jose Juan Lopez Alonzo Llorens de Caijer y Cormari, gardien de la fontaine ! Mais tout ce que je sais de la fontaine, c'est que...

Comme, à ce moment, le savant lui serrait le cou plus fort, la vie du vieillard prit fin, ou du moins sa parole, et c'est d'un geste seulement, d'un geste noble et majestueux, qu'il désigna la borne sur laquelle il était assis, et fit comprendre que la fontaine, depuis longtemps, ne coulait plus.

Mais, comme il rendait le dernier soupir, tout à coup, la fontaine se remit à couler, limpide, jaillissante, aussi belle que l'avaient vue jadis les générations héroïques ; et l'on eût dit (et l'on peut le dire, car c'est la vérité) que la fontaine pour se remettre à couler, avait attendu la mort du dernier gardien de la fontaine.

Telle est, mise en doubles redondilles par un qui était expert à dire beaucoup sur peu et à faire, dans peu, tenir beaucoup, telle est, véridique et instructive pour ceux qui savent savoir et veulent vouloir, telle est (et à bon entendeur salut !) l'histoire du gardien de la fontaine.

JEAN RICHEPIN

COMPARAISON INUTILE.

Aucun remède ne peut être comparé au BAUME RHUMAL pour soigner le rhume, la bronchite, la coqueluche, la grippe. 58

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts : mais on ne réussit pas à les trouver, a moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

LA PRESEANCE

La toux, le rhume, la coqueluche, la bronchite s'effacent devant le BAUME RHUMAL. 55

LES JEUNES FILLES AU COUVENT

La supérieure d'un de nos principaux couvents nous disait dernièrement qu'elle ne s'expliquait pas qu'un grand nombre de jeunes filles qui suivent les cours de l'institution, soient paresseuses, qu'elles se révoltent contre la gymnastique et refusent de prendre part aux jeux qui demandent une certaine dépense de forces, et la bonne sœur ajoutait : "Cependant elles auraient grand besoin d'exercice, cela leur donnerait un beau teint, de belles couleurs". Cette paresse, pour nous, est plutôt une maladie qu'un défaut : elle est le résultat de l'anémie ou appauvrissement du sang.

Que l'on mette ces jolies paresseuses au régime reconstituant des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, elle ne tarderont pas à retrouver leurs belles couleurs et ce besoin incessant de mouvement qui caractérise la jeunesse. On trouve les Pilules de Bonard dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte.

Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

CE QU'IL EN COUTE.

Ce qu'il en coûte pour éviter une bronchite ou une fluxion de poitrine ; un peu de BAUME RHUMAL à 25c la bouteille. 56

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
... Montreal.

La maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment
Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA